

Mésfotoperiodisme

VISA POUR L'IMAGE - PERPIGNAN
À BARCELONE 2012

EXPOSITION JUSQU'AU 28 MAI 2012

Mésfotoperiodisme

VISA POUR L'IMAGE - PERPIGNAN

À BARCELONA 2012

C'est en 1989 que Jean-François Leroy a créé à Perpignan Visa pour l'Image, qui est devenu le plus grand festival international de photojournalisme. Organisé tous les ans, il a pour principal objectif de promouvoir le travail des professionnels de la photo de presse et constitue aujourd'hui un rendez-vous incontournable pour tous les amoureux de la photographie, professionnels ou non. Pendant un mois, des expositions réparties dans toute la ville permettent à des milliers de visiteurs de voir des reportages réalisés par des photojournalistes du monde entier.

Pour la première fois depuis sa création, il y a vingt-trois ans, Visa pour l'Image sort de la ville qui l'a vu naître, Perpignan, pour s'installer avec une sélection de ses plus belles expositions à Barcelone sous les auspices du CCCB et de la fondation Photographie Social Vision et nous offrir une passionnante illustration de ce que peut donner la photographie lorsqu'elle se fait le témoin engagé de son époque.

« Més fotoperiodisme : Visa pour l'Image - Perpignan à Barcelone » nous offre la possibilité de nous immerger dans ce genre photographique stimulant et de jeter un regard nouveau, à l'aide de récits visuels très divers, sur ce qui a fait l'actualité en 2011. Le choix de photos proposé devrait nous permettre d'élargir notre point de vue critique sur

quelques-uns des événements majeurs de notre temps -catastrophes naturelles, crises politiques, économiques ou sociales - et nous aider à mieux apprécier le travail d'hommes et de femmes qui se sont donné pour mission de porter témoignage du monde qui nous entoure avec sensibilité et un constant souci de la véracité.

Alors que le photojournalisme, en tant que genre et que pratique photographique, lutte depuis des années avec toujours plus de difficultés pour survivre dans la presse quotidienne et dans la presse magazine, les équipements de diffusion culturelle comme le nôtre sont peu à peu devenus, avec Internet, des lieux indispensables pour montrer ce qui se fait en ce domaine et le faire apprécier du public. À cet égard, l'intérêt croissant du public pour le reportage photo montre que, loin d'être moribonde, la photo documentaire est bien vivante et pleine d'avenir.

« Més fotoperiodisme : Visa pour l'Image - Perpignan à Barcelone » s'adresse à tous ceux qui veulent être toujours plus et mieux informés, à tous ceux qui sont conscients de ce qu'informer suppose d'efforts, d'engagement et de responsabilité.

Je m'appelle Filda Adoch

Martina Bacigalupo

PRIX CANON DE LA FEMME

PHOTOJOURNALISTE

Décerné par l'Association des
Femmes Journalistes en 2010 et
soutenu par *Le Figaro Magazine*

Comment témoigner ?
Comment dire les horreurs de l'histoire ?
Comment documenter sans s'en tenir à ces moments de violence exacerbée, visuellement tentants par le spectacle qu'ils offrent et qui, dans le système actuel d'information, les transformera en instants d'actualité médiatique presque aussitôt chassés par d'autres ?

Ces questions ne sont peut-être pas les plus importantes, certainement pas celles qui ont d'abord motivé l'approche de Martina Bacigalupo, mais ce sont celles qui en fondent le sens.

Cette chronique de la vie quotidienne d'une femme ayant perdu sa jambe, son fils et ses deux maris dans la violence extrême de la

situation en Ouganda, dépasse de beaucoup la tendresse, la complicité, la nécessité qui ont permis à ces images d'exister dans un échange rare entre deux êtres que rien, a priori, ne destinait à se rencontrer. Nous nous laissons évidemment emporter par une douceur de la relation qui sait oublier le pathos pour renvoyer avant tout à la vie, à la volonté de vivre et de dire. Puis de dire ensemble. Ces images ne sont pas négociées, elles sont partagées comme on partage un idéal de paix. Et elles sont au final d'une sérénité qui rend encore plus insupportable la violence, que nous ne verrons jamais, et qui a présidé, dans l'histoire, à leur avènement.

Pour cela, il faut du temps, un projet

commun, de la compréhension mutuelle et, de la part d'une photographe qui cadre calmement et simplement, une belle modestie. Celle qui permet de renouer avec la tradition de l'essai photographique, pour nous rappeler que cadavres et explosions, exactions et mutilations, s'il faut les dénoncer, deviennent, dans ce moment où nous sommes entourés de tant d'images et où réalité et fiction

finissent par gommer leurs frontières, des anecdotes dont l'impact visuel flirte dangereusement avec les propensions au voyeurisme. La photographie ne sait dire aucune vérité fondamentale, de par sa nature peu informative. Mais il y a des photographies, comme celles-ci, qui ne trichent pas, qui disent vrai.

Christian Caujolle

Je m'appelle Filda Adoch. J'ai 53 ans. Je suis née dans le village d'Along, commune de Paidwe, sous-comté de Bobi, district de Gulu, en Ouganda. J'y vis encore aujourd'hui.

J'ai dû arrêter l'école à 15 ans car mon père ne pouvait plus payer les frais de scolarité ; il avait "beaucoup de femmes et d'enfants. Ma mère, qui travaillait la terre, m'a élevée. Un jour, un homme est venu pour me voir et nous nous sommes mariés puis avons eu deux enfants. Après six ans de mariage, il a été emmené à la prison de Lujire à Kampala car il était soupçonné d'être un rebelle. Lorsque Museveni est arrivé au pouvoir en 1986, les soldats venaient souvent dans notre région et enlevaient des personnes, les accusant d'être des rebelles. Un jour, ils ont capturé tous les hommes du village : certains ont été tués sur le coup. J'étais dans les champs et j'ai entendu les coups de feu. Je me suis cachée. Les soldats ont trouvé mon mari dans le bush et l'ont emmené dans un trou où ils mettaient ceux qu'ils soupçonnaient être des rebelles. Trois jours plus tard, ils l'ont conduit à Kampala où il est mort. Je n'ai jamais pu voir son corps et cela m'empêche d'être en paix. Mon mari n'était pas un rebelle de l'Armée de résistance du Seigneur.

Après plusieurs années, j'ai rencontré un homme du village de Koch. Nous nous sommes mariés et nous avons eu trois enfants ensemble. Quelque temps après, en 1996 je crois, je travaillais dans les champs un matin de bonne heure et j'ai marché sur une mine.

Les rebelles étaient venus pendant la nuit et avaient posé des mines partout contre l'armée. Mais comme il avait plu, je ne voyais pas très bien par terre. Lorsque j'ai ouvert les yeux, j'étais à l'hôpital, et quand j'ai essayé de me lever, je me suis rendu compte que j'avais perdu une partie de ma jambe. À mon retour au village trois mois plus tard, j'ai appris que mon mari avait été enlevé et tué par les rebelles.

En 2003, nous avons dû partir au camp de déplacés de Bobi. Les soldats nous "battaient souvent. Si nous revenions au camp après le couvre-feu, ils nous frappaient et nous faisaient rouler dans la boue ou nous jetaient dans le marécage. Ils ont même appris à nos enfants à frapper ceux qui désobéissaient. Mon fils a été obligé de battre sa propre sœur un soir où ils étaient rentrés tard. Les rebelles sont également venus au camp, deux fois. Ils ont enlevé des enfants et

volé notre nourriture. Nous avons aussi peur des rebelles que des soldats. En 2004, pendant les vacances scolaires, mon fils Okello a dû retourner à l'école pour prendre ses résultats de fin d'année. Les rebelles ont tendu une embuscade au taxi dans lequel il se trouvait et ils l'ont tué. Je voulais aller chercher son corps, mais mes frères et mon père ont refusé de m'aider à payer le voyage. Des femmes ont réussi à rassembler de l'argent, j'ai vendu une chèvre et utilisé toutes mes économies. J'ai ainsi pu aller récupérer le corps de mon fils. Je l'ai ramené à la maison et je l'ai enterré à côté de chez moi.

Nous avons quitté le camp il y a quelques années ; nous avons dû rester là-bas longtemps car nous n'avions pas d'argent pour construire une nouvelle maison. Je suis heureuse d'être de retour chez moi car ici je suis libre de faire ce que je veux.

Je m'occupe de ma famille : mes cinq enfants, mes deux filleuls, mes dix petits-enfants, ma mère et mon frère. J'ai tous mes petits-enfants avec moi car chez eux il n'y a rien à manger. Je laboure, je vais chercher de l'eau, du bois de chauffage, du foin, du manioc, puis je rentre à la maison et je fais la cuisine. Je

m'occupe également d'une vache en ce moment.

Filda, janvier 2011

>Me voici marchant près de l'arbre Kalatuc, en rentrant à la maison.

>Ici, je n'avais pas de hache ni de panga pour couper le bois, donc j'ai décidé de le casser sur ma tête. Mon dos est très musclé et me rappelle que même si j'ai faim, j'arrive à m'occuper de ma famille.

>Je suis dans le champ de maïs, la bouche grande ouverte, les cheveux en bataille, comme les cheveux des rebelles, et la poitrine ballante. Je me trouve très belle, les feuilles autour de moi ressemblent à des fleurs.

>Ici, je lave les mains de toute la famille avant de leur donner à manger.

>Là, je rapporte du bois à la maison, mais on dirait que j'ai des ailes sur la tête et que je vole à travers le ciel.

>La prière avant le repas avec mes petits-enfants, Ayenyo, Faïda et Ojok.

>Cette photo me représente bien, elle montre ce que je fais tous les jours. C'est moi qui abats tout le travail car je n'ai pas les moyens de payer quelqu'un pour le faire à ma place.

>Sur cette photo, je viens de finir de préparer à manger et j'appelle les enfants.

> Là, je viens de faire du lakadakid (en tressant des herbes) pour ficeler le bois de chauffage. C'est toujours moi qui vais ramasser le bois pour toute la famille.

> Ma petite-fille Acayo prépare les haricots et elle se débrouille très bien ! Elle sera une femme respectable.

> Là, je casse du bois de chauffage. Quelle force !

> Voici le fleuve Tochi. Lorsque j'étais au camp de Bobi, je venais souvent ici car c'était proche du camp. Mais maintenant c'est tellement loin que je n'y vais pratiquement plus.

> Ici, on voit ma mère qui marche à toute allure, sous les papayers. Je ne sais pas où elle va si vite ; on dirait qu'elle cherche quelqu'un.

> Me voici avec ma fille Grâce, et sa fille Ayenyo, en fin de journée, quand Grâce a fini de couper l'herbe. Cette photo montre que nous sommes très proches.

> C'est ici que j'ai perdu ma jambe en sautant sur une mine. Il était très tôt et je partais travailler dans les champs. Comme il avait plu, je ne voyais pas très bien le chemin ; il y avait de la boue et des feuilles partout. J'ai marché dessus et elle a explosé tout de suite. J'ai passé trois mois à l'hôpital et suis rentrée

avec un seul pied pour découvrir que mon mari avait été tué par les rebelles. Je suis contente d'être revenue ici. Je n'étais pas revenue avant parce que j'avais peur. Je pensais que j'allais à nouveau marcher sur une mine mais ce n'est pas arrivé. Maintenant que j'ai marché ici en toute sécurité, je sais que je peux marcher partout dans le monde.

> C'est moi sur la photo car je vais travailler en béquilles et personne d'autre dans le sous-comté de Bobi ne marche avec des béquilles.

> Ici, j'arrache du manioc. J'aime bien cette photo car je vois que je peux creuser. Je me rends compte que même si je n'ai qu'une seule jambe, j'arrive toujours à creuser.

> Je vois que ma mère me regarde et je me rends compte qu'elle me respecte pour mon travail. Je vois qu'avec ma force, je pourrais battre quelqu'un qui a deux jambes.

> Ces bananiers nous aidaient à savoir où se trouvait notre maison quand nous nous cachions des rebelles. Ils venaient à n'importe quel moment et nous nous sauvions en courant dans les champs avec les enfants. C'était avant que mon mari soit pris par les soldats qui disaient que c'était un rebelle et l'emmenèrent à la prison Lujire à Kamapal, où il est mort. Mais mon mari n'était pas un rebelle.

>Me voici avec mes petits-enfants, mais il en manque cinq sur cette photo.

>Cette photo est très vraie car tout le monde est là, même les poules. C'est très beau.

>Le vent souffle la fumée dans ma direction, donnant l'impression que j'en émerge. J'aime bien cette photo, j'arrive à reconnaître les différents éléments.

>Voici la tombe de mon fils. Je n'ai rien d'autre à dire.

>Je peux travailler partout : dans la maison, dans le bush, dans la forêt, en plein soleil. Je ne m'arrête jamais, sauf quand je suis malade.

>Voici le camp de personnes déplacées de Bobi. Cette lumière me rappelle les matins où je sortais de la maison pour aller me brosser les dents.

>C'est la photo de la réconciliation. [Son fils et sa fille sont revenus au camp un soir tard après avoir travaillé dans les champs pour trouver quelque chose à manger. Les soldats les ont vus et les ont punis. Owacgu a été obligé de battre sa sœur.]

>Voici la route pour aller à Kitgum. C'est là que mon fils a été tué pendant une embuscade, en se rendant à l'école. J'ai pris cette route pour aller récupérer son corps. Je

m'en souviens très bien. Je n'ai pas envie d'en parler.

>J'apprends à ma petite-fille Ayenyo une danse acholi et comment la danser correctement, près du feu.

>Voici notre arbre.

>Voici ma petite-fille Anena en train de danser l'Orak, la danse de l'amour pour les jeunes. Elle danse autour du feu acholi. Nous devons allumer ce feu tous les soirs. C'est là que nous apprenons à nos enfants comment accueillir les étrangers, que faire si on est malade, comment se conduire avec les autres. Nous voulons aussi que les enfants qui sont nés dans les camps sachent comment nous vivions avant la guerre. Le feu acholi représente l'unité car tout le monde se réunit autour ; il ny a aucune discrimination. Nous apprenons à nos enfants à danser. La danse est très importante dans notre culture, elle marque tous les temps forts de notre communauté. Nous avons l'Orak, la danse de l'amour pour les jeunes, la Dingiding pour accueillir les étrangers, la Bwola pour le roi, l'Otole pour les périodes de guerre, la Ruth pour les jumeaux et dansée par la mère, nue, autour du feu. Une maison sans feu n'est pas une vraie maison.

>Voici le village à la tombée de la nuit, lorsqu'on ne voit plus les gens. On dirait des ombres et tout est flou ; la maison aussi est floue et les arbres aussi. Mais j'aime bien cette photo parce qu'elle montre notre vie ; on a toujours vécu comme ça.

>Ici, c'est mon frère Odong, assis à côté de la maison, la nuit sous un ciel rempli d'étoiles. Les étoiles sont importantes car elles nous donnent l'heure. Par exemple, Latwok, une très grosse étoile: on peut la suivre du soir au matin.

Les étoiles nous ont aussi très souvent aidés lorsqu'on fuyait les rebelles : elles nous éclairaient. Aussi, lorsqu'un enfant pleurait, et donc qu'on risquait d'être entendus par les rebelles, on lui disait que les étoiles allaient lui tomber dessus, et il regardait le ciel et avait si peur qu'il arrêta de pleurer.

>Ici, c'est moi avec Ayenyo, le soir, à la maison.

>Ma mère et moi prions Dieu pour qu'il nous protège pendant la nuit et qu'il nous donne la force de nous réveiller à l'aube.

> C'est Odong sur cette photo, je reconnais son chapeau ! Nous étions assis autour du feu qui s'éteignait. Il ne parle pas beaucoup, c'est quelqu'un qui regarde. Là, il racontait une histoire aux enfants. C'est une tradition chez nous de nous réunir autour du feu pour raconter des histoires, des devinettes et des

contes de notre folklore ; nous parlons aux enfants de leurs ancêtres, de leurs vies et de leurs combats, nous leur enseignons notre culture et les aidons ainsi à grandir.

Les chemins
de la
révolution

Yuri Kozyrev

La révolution du jasmin, le printemps arabe, la révolution Facebook - tous ces noms désignent le sirocco qui souffle fort sur le Maghreb et le Moyen-Orient.

Un grand nombre de reportages sur ce vent de changement mettent l'accent sur les points communs de la région : le jeune âge des révolutionnaires, leur utilisation intelligente des réseaux sociaux et le choix (pour la plupart) de la manifestation non violente en tant qu'outil politique.

Pendant que je sillonnais la région au printemps dernier, prenant des photos en Libye en passant par l'Égypte et jusqu'au Bahreïn, je me suis rendu compte qu'il existait des

divergences entre les rebelles de Benghazi et les manifestants au

Bahreïn ; les deux groupes luttent contre la tyrannie mais leur approche et leurs attentes étaient différentes.

J'en ai conclu que chaque révolution devait être étudiée par rapport à son propre contexte, chacune ayant des répercussions bien distinctes. Les événements de chaque révolution se sont déroulés séparément, chacune ayant ses propres héros, ses propres crises et nécessitant donc sa propre manière de relater l'information.

Au final, il pourrait y avoir plus de différences que de similitudes entre ces révolutions.

Yuri Kozyrev

Je voudrais dédier cette exposition à la mémoire de Tim et Chris.

Remerciements spéciaux à : Kira Pollack et Patrick Witty

SIDI BOUZID, TUNISIE,
1ER DÉCEMBRE 2011.

Un portrait de Mohamed Bouazizi accroché sur un panneau de signalisation. Près d'un an après que Mohamed Bouazizi se soit immolé par le feu, son portrait trônait toujours devant la préfecture de Sidi Bouzid, à l'endroit même où le jeune vendeur ambulant avait accompli son geste désespéré.

YÉMEN

En février, les premières manifestations d'opposants au régime du président Ali Abdallah Saleh étaient bien délimitées; elles se déroulaient devant l'entrée de l'université de Sanaa, maintenant baptisée place du Changement.

Le sit-in s'est transformé en une véritable ville qui s'étend sur plus de trois kilomètres, bloquant la circulation dans une grande partie de la capitale. Cela ressemble à un bidonville avec des tentes raccordées à l'électricité, au satellite et parfois même au wifi.

Le président Saleh, au pouvoir depuis 1978, a réagi aux manifestations en alternant mesures conciliatoires, violence et manœuvres dilatoires. En avril, après avoir perdu le soutien des États-Unis et de certains de ses principaux

dirigeants militaires, il a accepté un plan préparé par les autres nations du Golfe organisant le transfert de pouvoir à un gouvernement d'unité nationale. Toutefois, en mai, Saleh a refusé par trois fois de signer l'accord. Des affrontements entre forces du gouvernement et milices tribales ont éclaté et le pays semblait au bord de la guerre civile.

Les affrontements ont débuté lorsque les partisans de Saleh ont attaqué la tribu rivale, la famille Al-Ahmar, dont certains membres sont des figures clés de l'opposition politique. Le 3 juin, le président Saleh a été blessé lors de l'attaque de la mosquée du palais présidentiel. Ses blessures ont initialement été déclarées superficielles; il s'est néanmoins rendu en Arabie Saoudite le lendemain afin de s'y faire soigner. Les manifestants ont laissé éclater leur joie mais la situation s'est compliquée lorsque certains proches conseillers de Saleh ont annoncé que son retour au Yémen était imminent alors que d'autres informations semblaient indiquer qu'il souffrait de graves brûlures et qu'il lui faudrait des mois pour s'en remettre.

Le mouvement de contestation n'a toujours pas de dirigeant. Certains manifestants sont affiliés à des partis de l'opposition mais la plupart continuent d'affirmer fermement leur indépendance.

L'opposition officielle manque d'organisation et ne formule que des demandes générales

appelant à l'égalité, à la croissance économique et à la fin de la corruption. Il existe toutefois une demande qui ne fait pas de doute : Saleh doit partir et beaucoup aimeraient que son régime soit jugé pour les crimes commis contre la population yéménite. Les contestataires ne veulent pas que le régime de Saleh soit remplacé par celui de la famille Al-Ahmar car elle est considérée comme étant tout aussi corrompue. La rue réclame un gouvernement de transition comprenant « toutes les forces yéménites » qui s'attachera à réécrire la constitution et à organiser des élections dans les neuf mois à venir.

La direction que s'apprête à prendre le mouvement d'opposition est encore incertaine.

La rue a joué un rôle significatif dans la vérification du processus politique sans toutefois qu'il n'émerge de force prête à le diriger ou à le façonner. En outre, le mouvement de contestation entretient certains liens avec des personnalités qui ont fomenté le coup d'État, notamment l'homme qui protège les protestataires, Ali Mohsen (chef de la première division armée et commandant de la zone militaire du Nord-Ouest) ou encore Al-Islah (le Rassemblement yéménite pour la réforme, principal parti de l'opposition au Yémen) qui a une très forte influence dans la rue. D'autre part, d'après certains rapports, les fils de la famille Al-Ahmar auraient payé les contestataires pour qu'ils manifestent contre les partisans de Saleh.

La capacité de la rue à diriger les affaires politiques du pays est discutable. Alors, que faire?

La crise politique au Yémen va sans doute se poursuivre, que Saleh se retire ou pas. La culture tribale du pays et sa topographie peuvent expliquer cette tendance, mais il existe d'autres raisons, notamment la pauvreté extrême, les taux élevés d'analphabétisme et de natalité et une corruption bien ancrée dans les habitudes du gouvernement. La situation économique du pays est fragile car elle repose sur des ressources pétrolières en déclin.

SANAA, YÉMEN,
5 DÉCEMBRE 2010.

À Sanaa, une boutique dont les murs sont recouverts de portraits du dirigeant yéménite, Ali Abdullah Saleh. Après 32 ans au pouvoir, des troubles inspirés par les soulèvements du printemps arabe ont menacé ses jours à la tête du pays.

ADEN, YÉMEN,
1ER DÉCEMBRE 2010.
Chique de qat.

ADEN, YÉMEN,
1ER DÉCEMBRE 2010.
Le marché aux poissons.

SANAA, YÉMEN,
4 DÉCEMBRE
2010. Le marché.

EGYPTE

À mon arrivée sur la place Tahrir, les manifestations battaient leur plein et j'ai été frappé par leur taille et leur envergure. Depuis vingt ans que je couvre le Moyen-Orient, je n'avais jamais rien vu de semblable. Je me trouvais en plein cœur de la révolution Facebook, et pour les milliers de jeunes qui étaient passés de leur écran à la rue, le changement a été considérable.

Le deuxième jour, les militaires m'ont chassé de la place et j'ai alors été exposé à l'hostilité qui régnait en dehors, principalement de la part des partisans du gouvernement qui en voulaient à l'Occident, et notamment aux journalistes, d'accorder tant d'importance au mouvement anti-Moubarak. La police militaire m'a arrêté et m'a confisqué mes cartes mémoire.

Je suis retourné sur la place dès que j'en ai eu l'occasion et les choses avaient bien changé. Il était surprenant de voir des familles entières, y compris des enfants, prendre part aux manifestations sans se laisser intimider par deux jours de heurts violents entre opposants et partisans de Moubarak.

Bien avant que le dictateur ne quitte le pouvoir, les manifestants de la place Tahrir se sentaient libérés car ils pouvaient dire ce qu'ils pensaient. Leurs paroles s'affichaient partout : sur les

banderoles, sur les murs, gravées sur le sol à l'aide de pierres et de sable, et bien sûr mises en ligne.

Il existait une grande diversité parmi les manifestants, mais qu'ils soient riches ou pauvres, coptes ou musulmans, tous restaient ensemble nuit et jour à entonner les mêmes chansons, à crier les mêmes slogans.

« L'Egypte authentique, la voici ! », me répétaient les manifestants. Les opposants au régime étaient bienveillants avec nous autres journalistes : ils voulaient que leur histoire soit entendue.

LE CAIRE, EGYPTE,
1 ER FÉVRIER 2011.
Manifestants
réclamant la chute du
régime de Moubarak.

LE CAIRE, EGYPTE,
1 ER FÉVRIER 2011.
Drapeau national.
Femmes sur la place
Tahrir clamant des
slogans
anti-Moubarak.

LE CAIRE, EGYPTE,
4 FÉVRIER 2011.
Manifestants
anti-gouvernement
égyptiens blessés
défilant sur la place
Tahrir.

LE CAIRE, EGYPTE,
6 FÉVRIER 2011.
Manifestants
anti-gouvernement
sous une bâche en
plastique sur la place
Tahrir.

LE CAIRE, EGYPTE,
4 FÉVRIER 2011.
Prière du soir sur la
place Tahrir. Des
dizaines de milliers
de personnes se sont
rendues dans le
centre du Caire,
agitant des drapeaux
et chantant l'hymne
national, plus que
jamais déterminées à
renverser le président
Moubarak, après
avoir réussi à
repousser ses
partisans au terme de
deux jours de
combats meurtriers.

LE CAIRE, EGYPTE,
12 FÉVRIER 2011.
Les Égyptiens ont
fêté la démission du
président Hosni
Moubarak jusque tard
dans la nuit.

BAHREÏN

L'ambiance sur la place de la Perle était très différente de celle de la place Tahrir. Les premiers jours, j'ai vu des hommes vêtus de la traditionnelle thobe⁽¹⁾ blanche offrir des fleurs à la police en signe de paix ; leur seule réponse a été des tirs de gaz lacrymogènes et de balles réelles. Beaucoup de policiers n'étaient pas bahreïnis et ne ressentaient ni sympathie ni loyauté envers la population locale. Malgré la brutalité de la police, il était surprenant de voir comment les manifestants, essentiellement des chiites, repoussaient les forces armées pour reprendre le contrôle de la place.

Pendant un bref instant, les manifestants bahreïnis ont cru qu'eux aussi auraient droit à une révolution pacifique. Puis les chars saoudiens sont arrivés dans les rues de Manama ; le gouvernement de Bahreïn a fortement réprimé la contestation, éteignant ainsi toute leur d'espoir.

Ayant vu tomber Moubarak en Egypte et Ben Ali en Tunisie à la suite des révolutions, le gouvernement du roi Al-Khalifa était déterminé à ne pas être le prochain sur la liste. Il n'avait aucun scrupule à frapper, emprisonner ou tuer

les manifestants. La propagande gouvernementale a rapidement soutenu qu'il s'agissait d'un conflit entre chiites et sunnites, et non d'un soulèvement populaire contre un régime corrompu.

(1)Thobe : longue tunique blanche, traditionnellement portée par les hommes dans la péninsule arabe.

MANAMA, BAHREÏN,
17 FÉVRIER 2011.
Femmes venues à la
morgue pour identifier
un corps.

MANAMA, BAHREÏN,
19 FÉVRIER 2011. Des
manifestants
brandissant des
drapeaux bahreïnis sont
montés sur le monument
de la place de la Perle.

SITRA, BAHREÏN,
18 MARS 2011.
Des milliers de
Bahreïnis se sont
rassemblés
pour les obsèques
d'Ahmed Farhan (29
ans), un manifestant tué
à Sitra quelques heures
après la décision du roi
d'imposer la loi martiale
pour mettre un terme à
un mois de
manifestations.

MALKIYA, BAHREÏN,
22 FÉVRIER, 2011.

Obsèques d'un
manifestant anti-
gouvernement, Abdul
Ridha Mohammed, tué
d'une balle dans la tête
lorsque les forces de
sécurité bahreïnies ont
attaqué les manifestants
anti-gouvernement sur
la place de la Perle une
semaine auparavant.

MANAMA, BAHREÏN,
18 FÉVRIER 2011.

Des loyalistes sillonnent
la ville en voiture pour
témoigner de leur
soutien au
gouvernement du
Bahreïn.

LIBYE

Pendant des décennies, la situation en Libye était incertaine et très peu de journalistes occidentaux s'y rendaient de façon prolongée. Lorsqu'un journaliste se rend dans un pays, il a des sources que lui ou d'autres confrères ont entretenues et qui sont fiables. Or là, nous naviguions à l'aveugle. Nous ne savions pas du tout ce qui nous attendait. Nous sommes tous partis vers l'inconnu. Rien ne m'avait préparé aux longues distances qu'il faut parcourir d'une ville à l'autre et pendant lesquelles il n'y a aucun signe de vie humaine. Cela donne une idée des difficultés rencontrées par les rebelles mal approvisionnés. A mon arrivée à Benghazi, il flottait comme un sentiment de triomphe : tous se sentaient libérés et faisaient le signe de la victoire. Mais il m'était impossible de vérifier les informations que je recevais. Les rebelles ont de nouveaux dirigeants. Qui sont-ils ? Je n'en ai aucune idée. Comment communiquent-ils ? Où obtiennent-ils leurs informations ?

Il ne s'agissait pas d'une révolution Facebook et il n'y avait pas de point de rassemblement - pas de place Tahrir ni de place de la Perle. Cependant, contrairement à l'Egypte et au Bahreïn, il y avait une totale liberté de circulation. Normalement, dans une zone en guerre, il est très difficile d'accéder aux combats. À l'est de la Libye, la zone de guerre était en libre accès, du moins du côté des rebelles. C'était aux

journalistes de décider où s'arrêter. D'emblée, il était évident que les rebelles manquaient d'expérience et de discipline, ce qui signifiait donc qu'il leur serait difficile de renverser Kadhafi. Aucun des combattants n'avait anticipé que les combats se dérouleraient en terrain découvert. Ils pensaient mener leur propre révolution de la place Tahrir, et que Kadhafi suivrait dans les pas de Moubarak.

Au lieu de cela, ils se sont retrouvés face aux chars et à l'artillerie lourde du tyran et, avant que l'OTAN n'impose une zone d'exclusion aérienne, sous ses bombardiers et hélicoptères de combat; et tout cela sur un terrain relativement plat et avec très peu d'endroits pour se mettre à l'abri. Les rebelles avaient beau sembler perdus, il était difficile de ne pas admirer leur courage et leur enthousiasme féroces : ils n'ont jamais cessé de croire qu'avec un peu d'aide extérieure, ils parviendraient à renverser Kadhafi.

Courage et optimisme : ce sont les deux qualités que le sirocco a répandues dans son sillage, du Maghreb au Moyen-Orient.

BENGHAZI, LIBYE,
24 FÉVRIER 2011.
Parmi les manifestants,
les parents de
prisonniers politiques
assassinés.

BENGHAZI, LIBYE,
26 FÉVRIER 2011.
Des jeunes hommes
de Benghazi sur le toit
d'un bâtiment incendié
sur la base militaire
d'Al-Katiba, prise par
les opposants à
Kadhafi. L'attaque de la
base a été décisive
dans la chute de la
deuxième ville
libyenne.

BEN JAWAD, LIBYE,
6 MARS 2011.
Rebelles ripostant aux
tirs d'un hélicoptère du
gouvernement. Les
rebelles ont perdu du
terrain lorsque les
soldats de Kadhafi les
ont repoussés à Ras
Lanouf.

RAS LANOUF, LIBYE,
8 MARS 2011.
Rebelles libyens
hissant leur drapeau à
un poste-frontière.

RAS LANOUF, LIBYE,
9 MARS 2011.
Roquettes Katioucha
tirées par des rebelles
libyens sur les forces
du gouvernement se
trouvant sur la ligne de
front.

RAS LANOUF, LIBYE,
9 MARS 2011.
Rebelle portant des
roquettes au front.

RAS LANOUF, LIBYE,
9 MARS 2011.
Rebelles se protégeant
des tirs des soldats du
gouvernement.

RAS LANOUF, LIBYE,
7 MARS 2011.
Rebelles tirant avec un
canon anti-aérien sur
des avions de l'armée
de Kadhafi près d'un

poste de contrôle à
Ras Lanouf.

RAS LANOUF, LIBYE,
11 MARS 2011.
Rebelles fuyant les tirs
de l'armée libyenne.

AJDABIYA, LIBYE,
23 MARS 2011.
Un rebelle debout sur
le canon d'un char
d'assaut libyen détruit
près d'Ajdabiya où des
centaines de
combattants s'étaient
retrouvés.

AJDABIYA, LIBYE, 26
MARS 2011. Rebelles
libyens rassemblant les
corps des soldats de
Kadhafi tués pendant
les bombardements
alliés.

RAS LANOUF, LIBYE,
8 MARS 2011.
Rebelles se
réchauffant pendant la
nuit.

MANAMA, BAHREÏN,
19 MARS 2011.

Les ruines du socle du
monument de la place
de la Perle. En
détruisant le monument
haut de 90 mètres
dressé au centre de la
place d'où elle venait
d'expulser les
manifestants chiites,
l'armée du Bahreïn a
effacé le symbole d'un
soulèvement qui a
exacerbé les tensions
entre communautés
dans la région.

SANAA, YÉMEN,
16 MAI 2011.
Un manifestant
aveugle lors d'une
manifestation sur la
place du Changement.
© for the Magnum
Foundation Emergency
Fund

SANAA, YÉMEN,
13 MAI 2011.
Partisans du président
Ali Abdullah Saleh lors
d'un rassemblement.
© for the Magnum
Foundation Emergency
Fund

SANAA, YÉMEN,
17 MAI 2011.
Sous la tente devant
l'université, des
femmes yéménites se
recueillent devant un
sanctuaire dédié aux
manifestants tués.
© for the Magnum
Foundation Emergency
Fund

SANAA, YÉMEN,
20 MAI 2011.
Un soldat déserteur
regarde un
rassemblement
anti-gouvernement
réclamant la démission
du président Ali
Abdullah Saleh.
© for the Magnum
Foundation Emergency
Fund

SANAA, YÉMEN,
18 MAI 2011.
Une manifestation sur
la place du
Changement
rassemblant des
personnes venant de
régions et de milieux
différents.
© for the Magnum
Foundation Emergency
Fund

SANAA, YÉMEN,
19 MAI 2011.
Manifestants campant
devant l'université.
© for the Magnum
Foundation Emergency
Fund

SANAA, YÉMEN,
20 MAI 2011.
Distribution de
nourriture pour les
manifestants.
© for the Magnum
Foundation Emergency
Fund

25 AOÛT 2011.
Les rebelles libyens
affrontent les troupes
loyales à Kadhafi dans
le quartier d'Abou Slim,
à Tripoli.

Une voiture passe à
côté de deux corps
gonflés par la chaleur à
la hauteur de la place
Bab al-Azizia, près du
bunker de Kadhafi où
des combats féroces
avaient opposé les
rebelles et les troupes
loyales à Kadhafi la
semaine précédente.
Au fur et à mesure de
leur avancée dans
Tripoli, les rebelles
découvraient des
victimes dont la mort

ne pouvait être due à
ces combats acharnés.
Un hôpital de
campagne aménagé
sur la place Bab
al-Azizia pour les
soldats de Kadhafi fut
l'un des endroits où les
rebelles et les
journalistes
découvrirent le plus de
preuves de ce que l'on
pourrait qualifier de
tuerie. Au moins trente
corps y furent trouvés.
Certaines victimes
avaient été achevées
sur leur civière, parfois
même alors qu'elles
étaient sous perfusion.
Il s'agissait sans doute
de partisans ou de
soldats de Kadhafi,
mais il reste à
déterminer par qui ils
furent tués.

27 AOÛT 2011.
Des rebelles libyens
devant les corps
carbonisés de plus
d'une cinquantaine de
personnes, victimes

d'un massacre attribué à des partisans de Kadhafi, dans l'un des entrepôts d'une base militaire proche de Tripoli. Les rebelles ont découvert de nombreuses scènes de ce genre lorsqu'ils ont pris le contrôle de la capitale.

27 AOÛT 2011.

Les corps carbonisés de plus d'une cinquantaine de personnes, victimes d'un massacre attribué à des partisans de Kadhafi, découverts dans l'un des entrepôts d'une base militaire proche de Tripoli.

Des rebelles libyens « nettoient » le quartier d'Abou Slim, à Tripoli, traquant les habitants du quartier sur leur passage. Situé non loin de Bab al-Azizia, le

quartier général de Mouammar Kadhafi, et peuplé de fonctionnaires, de gradés et de proches du régime, le quartier d'Abou Slim était réputé fidèle à l'ancien leader libyen et il fut l'un des derniers quartiers de la capitale à résister à l'avancée des rebelles.

24 AOÛT 2011.

L'une des chambres de Bab al-Azizia, le bunker de Kadhafi, complètement saccagée par les rebelles vainqueurs.

Des rebelles libyens fouillent Bab al-Azizia, le bunker du colonel Kadhafi, où un musée dédié par Kadhafi à son inimitié envers les États-Unis s'était converti en une attraction touristique

très courue. Le 26 août 2011, les rebelles y firent venir une grue pour mettre à bas une immense statue dorée représentant un poing écrasant un avion de chasse américain.

23 NOVEMBRE 2011. Un manifestant lance une grenade lacrymogène sur la police égyptienne pendant les affrontements.

23 NOVEMBRE 2011. Au Caire, les manifestants affrontent la police rue Mohamed Mahmoud, près de l'emblématique place Tahrir.

23 NOVEMBRE 2011. Affrontements dans la rue Mohamed Mahmoud, au Caire.

23 NOVEMBRE 2011. Un blessé est évacué par ses camarades au cours des affrontements.

29 NOVEMBRE 2011. Des électeurs font la queue devant un bureau de vote au Caire.

28 NOVEMBRE 2011. Au Caire, des soldats empêchent de passer des électeurs qui attendent l'ouverture d'un bureau de vote pour les élections législatives.

Japon, mars 2011, une selection de Days Japan

**Kazuma Obara, Kojiro Yanada, Kazutaka Uno, Kuninori
Takahashi, Yosuke Miyamori, Naoki Sakai, Shinya Kumagai, Tamon
Suzuki, Kazutaka Yaegashi, Hirofumi Kariya, Takeshi Yamamoto,
Soichiro Koriyama, Koichiro Tezuka, Taichi Kaizuka, Hiroshi
Maruyam, Junichi Sasaki, Naotsune Umemura, Noboru Tomura,
Injuan Asahi, Shingo Kazutani, Hiroyuki Yamamoto, Michikatsu
Komiya, Shiro Nishihata, Naoko Kawamura, Toshiyuki Tsunenari,
Yasuhiro Sugimoto, Kengo Hiyoshi, Ikuro Aiba, Yoshihiro Yasutomi,
Eijiro Morii, Tetsuro Takehan, Yoshikatsu Hiratsuka, Hiroto
Sekiguchi, Satoru Niwa, Toru Hanai, Issei Kato, Yuriko Nakao,
Sakamaki, Ryuichi Hirokawa, Toru Nakata.**

Japon, 11 mars 2011, la terre tremble au large des côtes nord-est de l'archipel. Un énième séisme pour une nation habituée à ce type de manifestation sismique. Mais non. Cette fois, ce n'est pas pareil. Cette fois, alors que les Japonais ont déjà repris le cours de leur journée dans le calme après avoir respecté les consignes de sécurité, les premières bribes d'informations viennent faire naître un sentiment d'angoisse. Cette fois, la violente secousse de 8,8 sur l'échelle de Richter engendre un terrible tsunami qui déferle sur le pays du Soleil levant. Les chiffres, bien qu'affolants, ne rendent pas vraiment compte de l'étendue de la catastrophe - on parle de « vagues gigantesques », hautes de 20 mètres,

atteignant parfois 800 km/h. Quelque chose d'abstrait pour nous qui sommes étrangers à ce genre de phénomènes. Et puis, au bout de quelques heures, les premières photos qui succèdent aux dépêches viennent illustrer les faits. Cette vague sombre, apocalyptique, qui s'écrase sur la ville de Miyako et sur de nombreuses métropoles du nord-est du Japon ; ces voitures, empilées par les eaux comme des jouets dans l'aéroport de Sendai ; cette jeune femme en pleurs, assise devant les ruines de Natori : des images fortes et bouleversantes, qui resteront gravées dans nos mémoires.

Et le cauchemar ne s'arrête pas là. Alors que la situation ne

saurait être plus critique, les réacteurs de la centrale nucléaire de Fukushima, endommagés par le tsunami, commencent à chauffer, allant jusqu'à frôler la fusion tant redoutée. Le drame est désormais total. Seconde puissance mondiale incarnant depuis toujours l'ordre et la discipline, le Japon est à genoux et peine à s'organiser entre le sauvetage des rescapés et la gestion de la crise nucléaire.

Mais face à cette tragédie, les Japonais feront preuve d'une solidarité et d'une dignité exemplaires. À l'image de ce moine majestueux, priant sous la neige pour les

défunts encore prisonniers des décombres, véritable symbole de l'esprit magnanime de tout un peuple.

Vincent Jolly

11 MARS 2011, VILLE
DE SHINKAWA,
MIYAKO,
PRÉFECTURE
D'IWATE.
L'instant où la « vague
noire » déborde
par-dessus la digue en
béton et s'écrase sur la
ville.
© Shinya Kumagai

11 MARS 2011, VILLE
DE KESEN,
RIKUZENTAKATA,
PRÉFECTURE
D'IWATE.
Le tsunami a emporté
toute la ville sur son
passage.
© Tamon Suzuki /
Iwate Nippo

11 MARS 2011,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI.
Photo prise près du
port de Sendai depuis
l'hélicoptère de
Mainichi Newspapers
le jour de la
catastrophe, à 15 h 56.
© Koichiro Tezuka /
Mainichi Newspaper

MARS 2011,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI.
Photo prise près du
port de Sendai depuis
l'hélicoptère de
Mainichi Newspapers
le jour de la
catastrophe, à 16 h.
© Koichiro Tezuka /
Mainichi Newspaper

11 MARS 2011,
NATORI,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI.
Photo prise près du
port de Sendai depuis
l'hélicoptère de
Mainichi Newspapers
le jour de la
catastrophe, à 16 h 08.
© Koichiro Tezuka /
Mainichi Newspaper

11 MARS 2011,
NATORI,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI. Des pompiers
sauvant un habitant
dans un village
complètement détruit.
Photo prise dans

l'après-midi, le jour de
la catastrophe.

© Noboru Tomura /
Asahi Shimbun

22 MARS 2011.
KESENNUMA,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI.

Près de deux semaines
après le séisme et le
tsunami, un homme
promène son chien
dans un quartier
résidentiel dévasté.

© Issei Kato / Reuters

11 MARS 2011,
QUARTIER DE
WAKABAYASHI,
SENDAI,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI. Des

survivants
s'effondrent en
larmes en voyant
l'ampleur des
destructions.

© Inju An / Asahi
Shimbun

11 MARS 2011,
SENDAI,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI.

L'incendie a été
déclenché par le
tsunami.

Des gens regardent
dans la direction de
l'école
primaire où il reste de
nombreuses personnes
à évacuer. Photo prise
à 22 h le jour de la
catastrophe.

© Hiroshi Maruyama /
Mainichi Newspaper

12 MARS 2011,
KESENNUMA,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI.

Le tsunami a projeté un
énorme navire dans
le centre-ville. Photo
prise depuis
l'hélicoptère
de Kyodo News à 15 h
30.

© Naoki Sakai / Kyodo

12 MARS 2011.
Après le tsunami. On
peut apercevoir un
homme seul, en bas à
droite. Photo prise à 7
h 31 depuis
l'hélicoptère de
Mainichi Newspapers.
© Junichi Sasaki /
Mainichi Newspaper

12 MARS 2011, VILLE
DE YAWATA,
YAMADA-MACHI,
PRÉFECTURE
D'IWATE.

Après le tsunami, le feu
s'est propagé dans
toute la ville portuaire,
la détruisant
complètement.
L'explosion des
cylindres de gaz
rompait le silence de la
nuit.

© Kazutaka Yaegashi /
Iwate Nippo

12 MARS 2011,
QUARTIER DE
WAKABAYASHI,
SENDAI,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI.

Un groupe de
personnes se faisant
évacuer
d'une école isolée.
© Shiro Nishihata /
Asahi Shimbun

12 MARS 2011,
KAMAISHI,
PRÉFECTURE
D'IWATE.

Famille à côté de feux
de signalisation
effondrés.

© Naoko Kawamura /
Asahi Shimbun

12 MARS 2011,
KESENUMA,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI. Centre-ville
ravagé par le tsunami.
© Masaru Komiyaji /
Asahi Shimbun

12 MARS 2011,
MINAMI-SANRIKU,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI.

On peut lire le « SOS »
sur le site de l'école,
utilisée comme abri
pour les évacués.
Photo prise depuis

l'hélicoptère des
Forces
japonaises
d'autodéfense à 16 h.
© Naotsune Umemura /
Mainichi Newspaper

12 MARS 2011,
RIKUZENTAKATA,
PRÉFECTURE
D'IWATE.
Opération de
sauvetage par
l'hélicoptère
des Forces
d'autodéfense.
© Shingo Kuzutani /
Asahi Shimbun

13MARS 2011,
ISHINOMAKI,
PRÉFECTURE
DE MIYAGI.
Une femme
enveloppée dans une
couverture.
© Tadashi Ohkubo /
Yomiuri Shimbun

13 MARS 2011,
HIGASHIMATSUSHIM
A,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI.
En entendant l'alerte
au tsunami, des
habitants
sont montés sur le toit
d'une école. Photo
prise depuis un
hélicoptère de l'Asahi
Shimbun
Company.
© Hiroyuki Yamamoto /
Asahi Shimbun

13MARS 2011,
QUARTIER DE
YURIAGE, NATORI,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI. Jeune femme
au milieu des
décombres. ©
Toshiyuki Tsunenari /
Asahi Shimbun

14MARS 2011,
UTAZU,
MINAMI-SANRIKU,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI.

Le collège d'Utazu s'est transformé en abri pour les sinistrés. La cérémonie de remise des diplômes devait avoir lieu le 12 mars, soit le lendemain du séisme. Les tissus rouges et blancs, installés pour l'occasion, étaient encore accrochés aux murs mais il n'y avait pas d'électricité, les lignes téléphoniques ne fonctionnaient pas et les vivres manquaient.
© Kengo Hiyoshi / Asahi Shimbun

14 MARS 2011,
VILLAGE DE NODA,
PRÉFECTURE
D'IWATE.
Un torii, marquant l'entrée d'un sanctuaire, recouvert de débris.
© Yasuhiro Sugimoto / Asahi Shimbun

14MARS 2011,
QUARTIER DE
NOBIRU,
HIGASHIMATSUSHIMA, PRÉFECTURE DE
MIYAGI.
Un gymnase, qui faisait office de morgue, a également été englouti par le tsunami.
© Kojiro Yamada

15MARS 2011,
ONAGAWA,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI.
Les officiers des Forces japonaises d'autodéfense évacuent le corps d'une victime.
© Q. Sakamaki

16 MARS 2011,
ARANAMI, QUARTIER
DE WAKABAYASHI,
SENDAI,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI.
Un corps enveloppé dans une bâche marquée « homme d'une vingtaine

d'années » a été
retrouvé sous des
décombres.

© Satoru Niwa

16MARS 2011, RI
KUZENTAKATA,
PRÉFECTURE
D'IWATE.

Madame Yoshie
Murakami en larmes
tenant la main de sa
mère, retrouvée morte
non loin de sa maison.
Madame Murakami
était toujours à la
recherche de sa fille,
âgée de 23 ans.

© Naoki Sakai / Kyodo

17MARS 2011, VILLE
D'OTSUCHI,
KAMIHEI-GUN,
PRÉFECTURE
D'IWATE. Des
membres des Forces
d'autodéfense
transportant le corps
d'une victime.

© Soichiro Koriyama

17 MARS 2011.

ONAGAWA,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI.

Un homme en deuil.

© Hiroto Sekiguchi /
Yomiuri Shimbun

26 MARS 2011,
KESENUMA,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI.

Une statue de Bouddha
et une poupée au
bord de la route.

© Yosuke Miyamori

17MARS 2011, VILLE
DE TAKATA,
RIKUZENTAKATA,
PRÉFECTURE
D'IWATE. Retrouvailles
dans un abri pour
évacués.

© Hirofumi Kariya /
Iwate Nippo

21 MARS 2011,
KESENUMA,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI.

L'agonie et la fleur.
Photo prise au
gymnase
du département local
d'éducation.

© Yosuke Miyamori

18MARS 2011, VILLE
DE YAMADA,
YAMADA-MACHI,
PRÉFECTURE
D'IWATE. Une
semaine après la
catastrophe, une sirène
retentit dans Yamada
pour rendre hommage
aux victimes. La ville a
été détruite par
l'incendie qui s'est
déclaré après le
tsunami. Un père,
accompagné de son
plus jeune fils, a visité
plusieurs refuges pour
sinistrés à la recherche
de sa femme et de son
fils aîné.

© Takeshi Yamamoto /
Iwate Nippo

25MARS 2011,
HIGASHIMATSUSHIM
A, PRÉFECTURE DE
MIYAGI.

Un homme en deuil sur
le site d'une fosse
commune temporaire
pour les victimes.

© Yuriko Nakao /
Reuters

26MARS 2011,
ISHINOMAKI,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI. COLLÈGE DE
KADONOWAKI. Des
officiers des Forces
japonaises
d'autodéfense à la
recherche de victimes.

© Kazuma Obara

29 MARS 2011,
KESENUMA,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI. Une femme,
dont la maison a été
emportée par la vague,
tente de retrouver ses
affaires.

© Kuni Takahashi

31 MARS 2011,
MINAMI-SANRIKU,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI. Un homme
dans les décombres de
sa maison.
© Kuni Takahashi

15 AVRIL 2011,
VILLE DE NAMIE,
FUKUSHIMA.
Réacteur n° 4 de la
centrale nucléaire de
Daiichi. La photo, prise
à 2 kilomètres du site,
montre la centrale à
droite et la cheminée
au milieu.
© Ryuichi Hirokawa

28 MARS 2011, VILLE
DE KAWAMATA,
FUKUSHIMA.
Une jeune fille se
soumettant à un test de
mesure d'irradiation.
© Ryuichi Hirokawa

1ER AVRIL 2011,
VILLE DE NAMIE,
FUKUSHIMA.
La police, à la
recherche de victimes,
dans un rayon de 7 km

autour de la centrale
nucléaire de
Fukushima Daiichi.
Étant donné que la
zone était très proche
de la centrale, les
recherches n'ont pu
commencer qu'un mois
plus tard.
© Ryuichi Hirokawa

25 AVRIL 2011,
QUARTIER DE
NAKANO, VILLE DE
FUTABA,
PRÉFECTURE DE
FUKUSHIMA.
Des policiers en
combinaison de
protection, à la
recherche de
personnes disparues
dans un rayon de 4,5
km autour de la
centrale nucléaire de
Fukushima Daiichi. La
cheminée
d'échappement de la
centrale se dessine
dans le fond.
© Ikuro Aiba / Asahi
Shimbun

1ER AVRIL 2011,
SENDAI,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI.
Voitures à une
intersection.
© Toru Hanai / Reuters

3 AVRIL 2011,
HIGASHIMATSUSHIMA,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI.
Officiers des Forces
d'autodéfense
inhumant des corps
non identifiés et faisant
le salut militaire devant
chaque cercueil.
© Tetsuro Takehana /
Asahi Shimbun

8 AVRIL 2011, RI
KUZENTAKATA,
PRÉFECTURE
D'IWATE.
Le centre-ville, une fois
les routes
débarrassées
des décombres et des
débris. Photo prise

depuis un hélicoptère
de l'Asahi Shimbun
Company.
© Yoshihiro Yasutomi /
Asahi Shimbun

4 AVRIL 2011,
YAMADA,
PRÉFECTURE
D'IWATE.
Un prêtre bouddhiste
prie pour les âmes des
victimes toujours
ensevelies sous les
décombres de la ville.
© Toru Nakata / Asahi
Shimbun - EPA

11 AVRIL 2011, RI
KUZENTAKATA,
PRÉFECTURE
D'IWATE.
Sur les ruines de sa
maison, Ruri Sasaki
(17 ans) joue
Makenaide (ce qui
signifie « Ne baisse
pas les bras »), une
chanson du célèbre
groupe de pop-rock
japonais Zard. Elle a
perdu sa mère (43 ans)

et sa grand-mère (75 ans) dans le tsunami et son grand-père (76 ans) est toujours porté disparu. « Je vais bien, ne vous inquiétez pas pour moi. » Elle serre sa trompette, un cadeau de sa grand-mère décédée, et essuie ses larmes.

© Eijiro Morii / Asahi Shimbun

10 AVRIL 2011,
MINAMI-SANRIKU,
PRÉFECTURE DE
MIYAGI.

Les ravages du
tsunami.

© Kazutaka Uno

Culture

narco

Shaul
Schwarz

« Qu'on se le dise, les héros d'aujourd'hui, ce ne sont pas les avocats ou les politiciens, ce sont ceux qui font circuler l'argent », explique Joël Vasquez, imprésario, devant un club narcocorrido de Los Angeles. La plupart du temps, la musique narcocorrido consiste en des ballades construites autour d'un événement précis qui permettent de chanter à la gloire des barons de la drogue, de louer le doux mélange de luxe et de violence qui compose leur mode de vie. Narcocorridos et films narcos sont de plus en plus populaires, non seulement au sud de la frontière, mais aussi parmi les 30 millions de Latinos vivant aux États-Unis.

L'émergence de plusieurs dizaines de clubs narcocorridos est l'une des nombreuses

manifestations d'une culture dite narco qui se propage à travers les États-Unis. « C'est l'expression d'un mode de vie qui s'oppose à la société, explique Joël. Le marché n'a jamais été aussi porteur. Nous pourrions avoir le même succès que le mouvement hip-hop à son époque. »

Les conséquences de cette guerre de la drogue ne se limitent pas aux 35 000 morts qu'elle compte à son actif. Des cultes de la mort à Mexico jusqu'à la frontière toujours fluctuante avec les États-Unis, ce sont des millions de vies à avoir été changées.

Derrière les sombres statistiques que l'on ressasse ad nauseam, se cache une réalité sociale bien plus vaste, née du trafic de drogue.

Une exposition qui porte non seulement sur les rudes conditions de vie dans les villes frontalières, mais aussi et surtout sur cette culture désormais partagée par des millions de Mexicains et Latino-Américains impliqués dans ou affectés par le trafic de drogue, et sur l'attrait du « luxe narco » dans ces régions où les trafiquants représentent l'unique modèle de réussite et de succès. De l'appât du gain, de la drogue et de la violence est née une nouvelle culture : la culture narco.

Shaul Schwarz

CIUDAD JUAREZ,
MEXIQUE,
20 DÉCEMBRE 2008.
Un jeune homme sur la
colline surplombant
la ville.

CIUDAD JUÁREZ,
MEXIQUE,
20 DÉCEMBRE 2008.
Obsèques d'un policier
assassiné. Les
seigneurs de la drogue
régnent sur Ciudad
Juarez, ville se trouvant
à la frontière et ayant
enregistré 1 600 morts
en 2008.

CENTRE-VILLE DE
JUAREZ, MEXIQUE,
18 DÉCEMBRE 2008.
Hollywood strip club.
La recrudescence de la
violence et du nombre
d'assassinats a
entraîné la chute du
tourisme sexuel en
provenance des
États-Unis. Les
quelques clubs de
striptease encore

ouverts sont devenus
des repaires de narcos.

TECATE, MEXIQUE,
12 MARS 2009. Agents
de police lors d'une
saisie de plus de 4 000
plants de marijuana
dans un ranch de
Basse-Californie.

TIJUANA,
BASSE-CALIFORNIE,
MEXIQUE, 11 JUIN
2009.
Un petit autel dédié à la
Santa Muerte dans
une maison à Colonia
Libertad, célèbre
quartier
près de la barrière
séparant Tijuana de
San
Diego.

TIJUANA,
BASSE-CALIFORNIE,
MEXIQUE, 12 JUIN
2009.
Des officiers de la
police fédérale aux
côtés d'une
strip-teaseuse dans

une boîte de nuit pendant une descente de la police et de l'armée ciblant les établissements de ce célèbre quartier chaud.

TIJUANA, BASSE-CALIFORNIE, MEXIQUE, 15 JUIN 2009. Un narcotrafiquant présumé se présente au QG de l'armée.

TIJUANA, BASSE-CALIFORNIE, MEXIQUE, 25 JUIN 2009. Tournage du film Narco Jr. produit par Baja Films, une société de production spécialisée dans les narco-films à petit budget.

TIJUANA, BASSE-CALIFORNIE, MEXIQUE, 25 JUIN

2009. Tournage du film Narco Jr. produit par Baja Films, une société de production spécialisée dans les narco-films à petit budget.

TIJUANA, BASSE-CALIFORNIE, MEXIQUE, 25 JUIN 2009. Tournage du film Narco Jr. produit par Baja Films, une société de production spécialisée dans les narco-films à petit budget.

CULIACAN, ÉTAT DE SINALOA, MEXIQUE, 5 JUILLET 2009. Construction de tombes monumentales au cimetière Jardines del Humaya. Parce que les assassinats sont fréquents dans cette guerre de la drogue, la construction de sépultures de narcos

est devenue une véritable industrie. Érigés en commémoration des victimes de cette guerre, les mausolées narcos rivalisent de richesse.

MEXICO, MEXIQUE, 29 JUIN 2009. Luis Demetrio Perez Diaz, vendeur ambulant au marché de Tepito, prie la Santa Muerte (Sainte Mort) devant son autel. Tepito, une zone délabrée dans le centre historique de la capitale mexicaine, célèbre pour ses marchés de contrebande, est devenu un lieu de pèlerinage pour tous les adeptes de la Santa Muerte.

CULIACAN, ÉTAT DE SINALOA, MEXIQUE, 6 JUILLET 2009. Prison de Culiacan.

Avant d'être ramené en cellule, un détenu fait ses adieux à sa femme et sa fille.

CIUDAD JUÁREZ, MEXIQUE, 6 AOÛT 2009.

Femme versant de la farine sur la route pour absorber le sang d'une jeune victime assassinée.

FORÊT NATIONALE D'ANGELES, CALIFORNIE, 15 AOÛT 2009.

À l'occasion de la fête de la Santa Muerte, ses adorateurs se rassemblent dans la forêt près de Los Angeles.

CULIACAN, MEXIQUE, 16 OCTOBRE 2009. Bijoux inspirés de la narco-culture dans une boutique appelée « La

Sin Rival » (sans rival) dans le centre de Culiacan.

CULIACAN,
MEXIQUE, 18
OCTOBRE 2009.
À l'intérieur du principal sanctuaire dédié à Jésus Malverde, appelé également le « saint des narcos », un héros local dans l'État de Sinaloa. Au Mexique et aux États-Unis, beaucoup le considèrent comme un saint, notamment les narcotrafiquants, bien qu'il ne soit pas officiellement reconnu comme tel par l'Église catholique.

MORENO VALLEY,
CALIFORNIE, 23
OCTOBRE 2009.
Les Buknas de Culiacan, un groupe narcocorrido basé à Los Angeles, devant la boîte de nuit El

Centenario, repaire de narcos à Moreno Valley et l'une des nombreuses boîtes de nuit, dans un rayon de 160 km autour de Los Angeles, qui s'adressent aux Mexicains de Sinaloa vivant en Californie et dont beaucoup entretiennent des liens avec les narcotrafiquants.

MORENO VALLEY,
CALIFORNIE, 23
OCTOBRE 2009.
El Centenario, repaire de narcos, est l'une des nombreuses boîtes de nuit, dans un rayon de 160 km autour de Los Angeles, qui s'adressent aux Mexicains de Sinaloa vivant en Californie et dont beaucoup entretiennent des liens avec les narcotrafiquants.

MORENO VALLEY,
CALIFORNIE,
23 OCTOBRE 2009.
Les Buknas de
Culiacan, un groupe
narcocorrido basé à
Los Angeles, sur scène
à El Centenario,
repaire de
narcotrafiqants.

BURBANK,
CALIFORNIE, 8 AVRIL
2010.
Alfredo Rios, plus
connu sous son nom
de scène, El
Komander, sortant du
studio de son agent et
producteur, Twins
Enterprises. Il est l'un
des chanteurs de
narcocorrido les plus
convoités.

PICO RIVERA,
CALIFORNIE, 9 AVRIL
2010. Agent de
sécurité près de la
scène d'El Rodeo, l'une
des nombreuses boîtes
de nuit narcocorridos

qui désormais
abondent à Los
Angeles et le long de la
côte ouest.

PICO RIVERA,
CALIFORNIE, 9 AVRIL
2010. Andres "El
Macizo" Marquez, né à
Los Angeles de parents
mexicains originaires
de Jalisco, en train de
chanter un
narcocorrido (ballade
populaire à la gloire
des narcotrafiqants)
dans la boîte de nuit El
Rodeo. Il est acclamé
par ses fans,
essentiellement des
femmes.

PICO RIVERA,
CALIFORNIE, 9 AVRIL
2010. Dans l'un des
nombreux clubs
narcocorridos qui
ouvrent un peu partout
à Los Angeles et dans
l'ouest des États-Unis.

PICO RIVERA,
CALIFORNIE, 9 AVRIL
2010. Toilettés du club
El Rodeo.

TIJUANA,
BASSE-CALIFORNIE,
MEXIQUE, 13 AVRIL
2010. Un groupe de
gangsters de Los
Angeles, devant le lieu
de tournage du film Les
mouettes ne volent pas
seules.

TIJUANA,
BASSE-CALIFORNIE,
MEXIQUE, 14 AVRIL
2010. Entre deux
prises sur le tournage
du film Les mouettes
ne volent pas seules,
produit par Baja Films,
l'une des principales
sociétés de production
spécialisée dans les
narco-films à petit
budget.

TIJUANA,
BASSE-CALIFORNIE,
MEXIQUE, 14 AVRIL
2010.

Acteurs sur le tournage
du film Les mouettes
ne volent pas seules,
produit par Baja Films,
une société de
production spécialisée
dans les narco-films à
petit budget.

EL MONTE,
CALIFORNIE, 18
AVRIL 2010.

Couples dansant sur
de la narco-musique
pendant le lancement
de Movimiento
Alterado, un nouveau
genre de narcocorrido.

EL MONTE,
CALIFORNIE, 18
AVRIL 2010.

Le groupe Buknas de
Culiacan se préparant
à monter sur scène à
Rancho Farallon
pendant le lancement
de Movimiento

Alterado, un nouveau genre de narcocorrido.

TIJUANA,
BASSE-CALIFORNIE,
MEXIQUE, 23
NOVEMBRE 2010.
Tournage du film El Baleado (La fusillade), produit par Baja Films. En 2005, la société a failli faire faillite en produisant un film sur le milieu de la drogue au lieu d'un énième soap-opéra mexicain. Aujourd'hui, la société se porte mieux que jamais et caracole en tête d'une industrie qui produit 80 narco-films par an.

TIJUANA,
BASSE-CALIFORNIE,
MEXIQUE, 26
NOVEMBRE 2010.
Fabian Lopez fume une cigarette à côté du tas de farine/cocaïne sur le tournage du film El Baleado (La fusillade).

TIJUANA,
BASSE-CALIFORNIE,
MEXIQUE, 26
NOVEMBRE 2010.
Fabian Lopez arrange la farine pour figurer les rails de cocaïne, sur le tournage du film El Baleado (La fusillade).

TIJUANA,
BASSE-CALIFORNIE,
MEXIQUE, 26
NOVEMBRE 2010.
Fabian Lopez debout à côté d'un membre de l'équipe après avoir été « tué » sur le tournage du film El Baleado (La fusillade).